

Milstein, Jeffrey S., *Dynamics of the Vietnam War, A Quantitative Analysis and Predictive Computer Simulation*, Ohio State University Press, Columbus, 1974, 254 p.

Jean-René Chotard

Volume 6, numéro 3, 1975

Les partis communistes d'Europe occidentale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700591ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700591ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chotard, J.-R. (1975). Compte rendu de [Milstein, Jeffrey S., *Dynamics of the Vietnam War, A Quantitative Analysis and Predictive Computer Simulation*, Ohio State University Press, Columbus, 1974, 254 p.] *Études internationales*, 6(3), 406-408. <https://doi.org/10.7202/700591ar>

MILSTEIN, Jeffrey S., *Dynamics of the Vietnam War, A Quantitative Analysis and Predictive Computer Simulation*, Ohio State University Press, Columbus, 1974, 254p.

Dans un bref mais fort intéressant ouvrage, Milstein présente une étude originale de la guerre du Viêt-nam. Le sous-titre *A Quantitative Analysis and Predictive Computer Simulation* indique d'emblée qu'il s'agit d'une investigation rigoureuse à objectif scientifique.

L'auteur explique avec soin sa méthode et publie en annexe les programmations de son analyse. Il fonde celle-ci sur les informations publiées régulièrement à Washington par les diverses agences gouvernementales. Tous les chiffres et données permettent de donner une valeur quantitative à un certain nombre de variables, dont l'agencement et l'interaction constituent un modèle. Traité à l'ordinateur, tout cet ensemble établit une simulation du conflit.

Dix éléments entrent dans cette relation. Tout d'abord ce sont les trois variables des indices de l'effort militaire. Les forces nord-vietnamiennes et vietcongs, les forces américaines et sud-vietnamiennes, enfin l'ampleur des bombardements sur le Nord-Viêt-nam. Pour chaque cas, effectifs en hommes et matériel disponibles font l'objet d'estimations minutieuses et sont traduits en « quanta ». Viennent ensuite quatre indices des conséquences de l'action militaire, soit les pertes de chaque camp et le *kill ratio* entre les deux. Sont enfin définies les variables des indices du soutien politique dont bénéficie chaque protagoniste. Les sondages Gallup informent aisément pour les États-Unis. Les défections dans les rangs vietcong et nord-vietnamien sont utilisés comme un indicateur du moral des adversaires. La confiance dans le gouvernement du Sud-Viêt-nam, dernière rubrique, est évaluée par le taux de change moyen de la piastre sur le marché noir ! Si la

confiance se tient élevée, la piastre s'approche de la valeur du dollar, en cas contraire, elle s'éloigne de cette valeur. Cet exemple laisse voir quels genres d'investigations, en apparence peu significatives, peuvent être menées.

L'auteur analyse le modèle ainsi mis au point, selon les techniques habituelles en informatique. Successivement, il l'applique à deux périodes de la guerre : 1965-1968, et depuis 1968 ; la fameuse offensive du Têt constituant une coupure décisive dans la manière dont est menée la guerre. Comme l'étude est faite après que les événements se soient réellement déroulés, il est aisé de vérifier si le modèle construit correspondait vraiment à la réalité. Il est également facile de tester l'impact de chaque variable. Par des simulations appropriées, on peut diminuer, ou bien accroître, l'effet spécifique de chacune d'elles. Il en ressort en particulier que l'engagement des troupes américaines fut loin d'être décisif et que les bombardements massifs furent à peu près inefficaces contre le Nord ; ils parvinrent seulement à renforcer la confiance des Sud-Vietnamiens vis-à-vis de leur gouvernement.

Pour la période de la guerre qui suit l'offensive du Têt, les mêmes exercices sont appliqués après avoir toutefois modifié certains rapports. Les Américains se lancent en effet dans une nouvelle tactique à deux composantes. La première consiste à mener une guerre contre-révolutionnaire qui, sous la poétique appellation « opération Phoenix » vise à tuer le plus grand nombre possible de sympathisants vietcongs, ou supposés tels. La seconde, beaucoup plus importante, a pour objet de transférer aux Sud-Vietnamiens la responsabilité effective et la charge de la guerre : c'est la célèbre vietnamisation. L'auteur tente également de très intéressantes expériences en « simulant » le cours de la guerre selon les deux méthodes préconisées alors par « Faucons » ou « Colombes ». Les derniers affirment qu'une désescalade de la guerre par les États-Unis

provoquerait une réaction similaire chez l'adversaire et ouvrirait la voie à une négociation. Les premiers, au contraire, affirment que la manière forte pourrait seule donner l'avantage décisif et procurer une paix avantageuse. Aucune de ces options antagonistes n'est opératoire. En dernière analyse, elles représentent les deux approches d'une même politique dont les objectifs sont de maintenir une suprématie américaine.

Faucons et Colombes tentent, à l'aide de moyens différents, d'apporter une solution à un dilemme de la politique américaine. La guerre du Viêt-nam a eu, en effet, un terrible impact aux États-Unis. Plus le coût économique et humain de la guerre s'accroît, plus l'opinion publique conteste la présidence, et cette contestation n'est pas académique puisqu'elle oblige L. B. Johnson à renoncer à un second mandat. Les politiciens de Washington se voient dès lors pris entre deux orientations inconciliables. Ou bien, ils durcissent l'effort de guerre pour obtenir sur le terrain une efficacité à propos de laquelle les spécialistes militaires eux-mêmes sont sceptiques, ou bien ils concèdent des gages à l'opinion américaine en rapatriant des troupes, et ils abandonnent par le fait même tout espoir de gagner la guerre.

J. S. Milstein consacre un long chapitre à cet aspect qu'il appelle « le paradoxe de faire la guerre pour réaliser le pouvoir ». À l'aide de courbes, il montre comment, dans un conflit, leaders politiques et masse des citoyens conçoivent différemment le rapport entre les dépenses à investir et les avantages escomptés. Le public attend un maximum de rendement pour les efforts consentis, alors que les responsables, plus informés, sont amenés à montrer davantage de réalisme et à accepter des coûts élevés. Cette distorsion peut demeurer largement dissimulée dans une société organisée avec rigueur. Aux États-Unis, le système politique contraint les leaders à se soumettre au jeu électoral et donc à éviter une trop vive

désaffection de l'opinion. Ainsi, le gouvernement américain doit-il, au bout du compte, rapprocher ses objectifs de ceux qu'accepte l'opinion publique telle qu'elle est façonnée à une époque donnée.

Dès lors, pourquoi les États-Unis se sont-ils engagés dans une impasse ? En d'autres termes, les responsables de la politique ont-ils commis des erreurs de calcul ? L'auteur pose cette question et produit des arguments dans les deux sens. En certaines périodes, les autorités de Washington ont effectivement commis des erreurs en se fondant sur les rapports optimistes de quelques militaires. Elles ont pu ne pas choisir les moyens susceptibles de garantir le maximum d'efficacité. Pour l'ensemble du problème, en revanche, il ne saurait y avoir eu gigantesque erreur d'appréciation, et l'auteur cite comme preuve le contenu des papiers du Pentagone rendus publics en 1972. Promoteurs, depuis Truman, d'une stratégie de *containment* à l'égard de ce qui était appelé « l'expansion du communisme », les présidents américains ont traditionnellement combattu les mouvements de guérilla. La guerre du Viêt-nam était pour eux à la fois une action directe et une nécessité de politique internationale. Washington devait prouver la crédibilité de ses engagements à tous les gouvernements anticommunistes qu'il soutenait de par le monde. Il dissuadait en même temps les partisans d'une lutte révolutionnaire de se lancer dans une semblable expérience qui, au Viêt-nam, s'avérait longue, coûteuse et harassante. Il donnait aussi à la droite américaine des apaisements quant à la détermination résolument conservatrice des États-Unis.

Dans cette perspective, les accords de Paris de 1973 visaient à atteindre (ou à faire croire qu'il en était ainsi) deux objectifs inconciliables : apaiser l'opinion publique américaine en rapatriant les *G. I.* et maintenir une politique anticommuniste ferme en laissant un gouvernement qui ferait la guerre à la place des États-Unis.

*Dynamics of the Vietnam War* a le grand avantage de présenter au public un type

d'analyse le plus souvent réservé aux technocrates gravitant dans les sphères gouvernementales. L'ouvrage constitue un moyen d'apprécier les mécanismes d'un conflit qui a pesé sur la vie internationale pendant trois décennies.

Jean-René CHOTARD

*Département d'histoire,  
Université de Sherbrooke*

NASH, Henry T., *American Foreign Policy: Response to a Sense of Threat*, The Dorsey Press, Homewood, Ontario, 1973, 247p.

Si le titre d'un ouvrage constitue en quelque sorte une promesse, il faut bien avouer au point de départ que celle énoncée par Henry T. Nash n'est pas tenue. Peut-être est-ce là la rançon du besoin de commercialisation, mais ce volume n'est pas fondamentalement comme son titre l'indique, un essai d'explication du sens de la politique étrangère américaine des trois dernières décennies. Certes, on y retrouve l'idée de base que la politique internationale récente des États-Unis a été animée par un profond sentiment d'insécurité, mais l'aspect essentiel du volume tient bien plus dans la description parfois microscopique de l'appareil qui anime cette même politique. C'est là la première et plus importante lacune d'un ouvrage qui, par ailleurs, offre une foule d'aspects intéressants au plus haut point.

L'ouvrage de Nash est divisé en sept chapitres qu'on pourrait regrouper en trois grandes parties. Dans un premier chapitre, qui ne présente guère d'originalité, l'auteur s'attache à tracer les grandes lignes de l'histoire des relations américano-soviétiques et à établir le caractère de réciprocité des tensions subséquentes au deuxième conflit mondial. Les cinq chapitres suivants sont consacrés à un examen des différentes bran-

ches de l'administration participant à l'élaboration de la politique étrangère américaine et à leur interaction dans une étude spécifique, celle des négociations SALT (chap. 6). L'auteur avance l'hypothèse que le sentiment d'insécurité des Américains leur a fait percevoir l'importance des moyens militaires comme déterminante et confier aux instances militaires une influence prépondérante au niveau décisionnel (chap. 2). Quant au *State Department* (chap. 3), ses conseils ont par le fait même été négligés et son rôle est devenu secondaire. L'effacement du secrétaire d'État apparaît en même temps lié à des considérations de personnalité. Dans le chapitre suivant, consacré à la présidence et qui, à notre sens, est le mieux structuré de l'ouvrage, Nash a très adéquatement analysé l'action présidentielle et décrit les ramifications essentielles de son système d'information. Il a clairement fait ressortir l'influence grandissante de l'omniprésent Dr. Kissinger à travers le système du *National Security Council*. Le dernier chapitre de la deuxième partie est consacré à une analyse du système de renseignement des États-Unis et en particulier au rôle de la *C.I.A.* à propos de laquelle l'attitude de l'auteur nous apparaît ambiguë.

Dans un dernier chapitre, Nash tente avec succès, dans les limites que lui imposent ses options, de tracer les voies de l'avenir de la politique étrangère américaine. Si le sentiment d'insécurité s'atténue, par contre il demeure une opposition fondamentale au communisme dans les milieux américains. Il y a des correctifs à apporter aux institutions et aux pratiques parce que ça ne fonctionne plus. La confrontation est improductive ; Nash préconise la négociation en croyant toujours à la bonté fondamentale des Américains, à leur isolationnisme de base et à l'absence d'agression chez eux.

Signalons, en terminant, que l'auteur a ajouté à son ouvrage des appendices dont l'utilité nous apparaît en grande partie douteuse. C'est gaspiller du papier que de réimprimer des textes aussi largement dis-